

Consommation

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **36 (1999)**

Heft 1406

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Le retour de la fée verte

LES REQUINS DE la finance, tout le monde l'a vu au cinéma, portent des bretelles et sniffent une ligne de coke lorsque le stress est trop intense. Et bien c'est fini, la cocaïne n'est plus à la mode, place à l'absinthe. Le cartel de Cali a fait son temps, voici venu le temps des Francs-montagnards.

La chute du mur de Berlin n'est pas étrangère à ce phénomène. La Tchécoslovaquie n'a jamais interdit la fée verte, contrairement à la plupart des pays d'Europe; et même si la production est limitée, de nombreux touristes y ont, semble-t-il, goûté. Selon *Fortune* du 8 octobre 99, des Américains de retour au pays ont aisément trouvé sur Internet des sites tchèques de vente d'absinthe. L'entrée de cette liqueur aux États-Unis s'est révélée assez facile, en tout cas pour l'instant.

Il faut dire que la thujone, la substance qui est responsable des dégâts neurologiques provoqués par l'absinthe, n'est pas interdite outre-Atlantique comme drogue ou produit dangereux, mais comme additif alimentaire, ce qui

ouvre la voie à bien des interprétations. Et pour ça on peut faire confiance aux avocats américains! *Fortune* donne d'ailleurs ouvertement le nom d'un citoyen américain, ancien volontaire du Peace Corps en Europe de l'Est, aujourd'hui établi à Prague, qui expédie 3500 bouteilles par mois, essentiellement aux États-Unis et en Grande-Bretagne.

Les *Cüpli* de champagne des branchés zurichois sont donc dépassés. A Manhattan, on s'éclate ouvertement à l'absinthe. Cette bible du capitalisme américain qu'est *Fortune* ne s'est d'ailleurs jamais caractérisée par une prudence excessive, et, loin de s'indigner vertueusement, le journal signale seulement qu'il faut éviter de trop en boire, car à dose élevée c'est vraiment dangereux...

José Bové et Fernand Cuhe tiennent là leur revanche. La malbouffe cède du terrain au cœur même du capitalisme mondial. Un bon vieux produit européen enraciné dans l'histoire et le terroir y triomphe. Qui a dit que la victoire de MacDo était inévitable? *jg*

THÉÂTRE

L'ami riche

PARFOIS, À PROPOS d'une discussion, d'un débat, d'un essai, d'une création, nous disions, lorsque nous étions satisfaits de sa qualité, de son niveau: c'est présentable. Ce terme en retrait signifiait que nous n'avions pas eu l'ambition d'imiter ou de singer ce qui se fait dans les auditoriums ou sur les scènes de prestige, mais que, tout bien pesé, ce que nous avions fait soutenait la comparaison avec ce qui se fait «là-bas», dans les capitales. Cette présentabilité était le contraire du parisianisme.

J'ai ressenti très fort cette qualité-là comme spectateur de *L'ami riche*, monté par Mentha au théâtre Kléber-Méleau. Le sujet est comme une réinvention du mythe de Midas, les doigts du riche qui transforment tout en or ne lui permettent plus une jouissance directe des choses. Il vit dès lors des relations qui, au lieu d'être directes, sont indirectes et sado-masochistes, faites des humiliations qu'il inflige aux solliciteurs et des «vérités» qu'il accepte

qu'on lui inflige, dans un jeu où ce riche ne triomphe pas de l'ennui profond. La pièce est baroque, faite de mélanges de tons, de psychologie, de diatribes lyriques, de charge comique, de gestes symboles. L'interprétation, quoiqu'inégale, est de très grande qualité. L'auteur, Mathias Zschokke, est un Bernois, qui vit et travaille à Berlin. La traduction remarquable est, hélas! une des dernières œuvres de Gilbert Musy à qui la mort n'a pas permis d'être présent à la première. Philippe Mentha et les siens font du drame une création. Les dons réunis de Zschokke, Musy, Mentha et de toutes celles et tous ceux qui l'accompagnent, acteurs, décorateurs, etc., font vivre à Malley quelque chose qui soutient la comparaison avec ce qui «se fait» en des lieux à plus grands feux de rampe. Présentable. *ag*

L'ami riche, Théâtre Kléber-Méleau, ch. de l'Usine à Gaz à Renens, jusqu'au 21 novembre (rens. 021/625.84.29).

Pourquoi les salariés des arts graphiques ont débrayé

DP 1404 CONSACRE une page au débrayage organisé par comedia dans les arts graphiques.

Pour faire un bilan du 13 octobre, encore faut-il partir d'une appréhension du déroulement effectif du débrayage à l'échelle nationale. [...] Une telle démarche aurait, par exemple, permis de faire connaître aux lectrices et lecteurs de *DP*: la décision de tous les imprimeurs de Ringier Zofingue – pour ne citer qu'eux – d'arrêter leurs machines, à la grande «déception» de la direction; le succès des débrayages et des assemblées à Zurich, Genève, Delémont, Bâle, Lucerne ou Saint-Gall, comme les difficultés de mobilisation à Edipresse ou à *L'Express*; la participation nombreuse – nouveauté – des jeunes et du personnel de l'expédition.

[...] Ce sont les salarié-e-s des petites et moyennes entreprises qui ont participé le plus massivement au débrayage, les collègues des plus grands groupes n'y envoyant souvent que des délégations (ce qui ne préjuge en rien, l'expérience l'a montré, de leur participation à une grève). Ce constat montre que, si les salarié-e-s ne sont certes pas stupides au point de confondre Edipresse et une petite imprimerie, ils savent cependant que la reprise profite à toute la branche et que, dans l'ensemble, les entreprises peuvent payer ce qui est revendiqué.

Par ailleurs, l'engagement «à gauche» – n'est-ce pas la posture de *DP*? – supposerait quelque empathie pour les salarié-e-s luttant pour leurs droits et même de la solidarité. Cette empathie permettrait de commencer à comprendre pourquoi les membres de comedia ont pris le risque d'engager un combat difficile [...]; pourquoi ils ont choisi de combattre ce qu'ils perçoivent comme une nouvelle dégradation rampante de leurs droits; à quelles difficultés l'action sociale doit faire face après des années de chômage; les dangers que constituent les stratégies patronales d'imposer des accords internes en rupture avec le contrat national, comme Edipresse, etc. Autant d'interrogations, de difficultés, d'espoirs partagés par les militant-e-s de comedia et leurs collègues. [...] La suite? Les salarié-e-s des arts graphiques, qui préparent une grève, sont engagés dans un combat difficile. Il y a cependant deux raisons d'espérer: le 13 octobre a accéléré une dynamique de remobilisation et de reprise de confiance [...].

J.-F. Marquis, rédacteur de «m», le journal de comedia